

## CHAPITRE X

Nouvelle classification en *Mejicanos* et *Indios*. — Mœurs actuelles des Mexicains. — Hautes classes. — Classes moyennes. — Goût de la prodigalité et de la dissipation. — Passion pour le jeu. — Assemblée de San-Agostin de *las Cuevas*. — Malheureux effets de la passion du jeu. — Faiblesse de la police et du gouvernement. — Brigandage presque public jusqu'aux portes de la capitale. — Coup d'œil sur les révolutions du Mexique. — Déplorable état politique.

Mais c'est assez parler des Mexicains d'autrefois, il est temps de revenir aux Mexicains de nos jours.

On ne connaît plus aujourd'hui au Mexique cette division en castes dont j'ai parlé ailleurs, et qui existait sous le régime espagnol. Il n'y a maintenant que deux classes : *los Mejicanos*, désignation sous laquelle on comprend tous les blancs, ou ceux qui en descendent, quelque mêlés qu'ils soient avec les Indiens ou les nègres ; et *los Indios*, autant ceux qui ont conservé leur race pure que ceux issus de leur union avec les nègres. Ainsi, par une singulière anomalie, la

qualité de Mexicains est attribuée précisément à ceux qui ont une origine européenne, tandis qu'elle est refusée à ceux mêmes qui sont indigènes.

Cette classification, du reste, n'est que nominale, puisque, les droits politiques étant égaux pour tous, l'Indien, s'il est riche, et s'il peut changer ses haillons contre le costume de la ville, est considéré comme aussi Mexicain que les autres.

Dans les hautes classes de la société on retrouve le ton et les usages de la bonne compagnie d'Europe, et l'attention la plus soignée pour l'éducation de la jeunesse. Il est à regretter que ces familles soient trop peu nombreuses, et qu'au lieu de servir d'exemple aux autres elles soient pour l'ordinaire les moins populaires.

Dans les classes moyennes, ou même dans un grand nombre de celles qui appartiennent à la bonne bourgeoisie, il y a peu de ménages où le père, après avoir vaqué aux soins de son état, jouisse du bonheur de l'intérieur de sa famille. La dissipation et le jeu absorbent la plus grande partie de son temps. L'enfant croît sous l'influence de ces mauvais exemples du père, et reste uniquement confié à la nonchalance et à l'incapacité de la mère pour guider et surveiller son éducation.



Un des défauts les plus communs du Mexicain, c'est son penchant à la prodigalité, qu'il cherche à atténuer par une avidité toute particulière pour le gain. Tel individu qui dissipe des sommes énormes de son revenu s'attache à l'affaire la plus insignifiante qui lui promet quelque profit, pourvu qu'elle soit en dehors de ses occupations accoutumées. J'ai vu un médecin des plus en vogue de la capitale négliger pendant trois jours ses malades pour gagner une vingtaine de pesos en faisant le courtage de quelques marchandises anglaises.

La passion pour les jeux de hasard est répandue dans toutes les classes de la société, et bouleverse souvent les fortunes les mieux établies. Les Mexicains les plus avarés, et ils sont nombreux dans ce pays, où les extrêmes de prodigalité et de parcimonie se touchent, y portent leur tribut dans l'espoir d'augmenter leurs trésors, aussi bien que le prodigue, qui y cherche de quoi alimenter ses goûts de dissipation.

C'est surtout pendant les fêtes de la Pentecôte que l'habitant de Mexico se livre à ce fatal penchant dans toute son étendue. La mode est de se rendre alors à San-Agostin de *las Cuevas*, petite ville à seize kilomètres de la capitale. Pendant les trois jours que durent ces fêtes, Mexico est, pour ainsi dire, désertée par ses habitants pour

des saturnales dont le jeu est autant le prétexte que le but principal.

Chaque maison de San-Agostin a sa *monte* (sa banque de jeu) ces jours-là; il y en a d'établies jusque dans les rues. Ici sont des banques où l'on ne joue que de l'or; là, celles où l'argent est admis; plus loin, les banques à l'usage des pauvres, où l'on ne voit que du cuivre.

On a calculé que pendant ces trois jours il circule plus de 23,000 *onzas* (2,150,000 fr.) dans cette petite ville. Le cours de l'onza, qui lors de mon séjour était de 16 pesos un quart, augmenta durant ces fêtes jusqu'à 17 pesos. On y accourt de quatre cents et même de huit cents kilomètres de distance. Comme de Xalapa, de San-Luis, Potosi, etc. Souvent le visiteur, arrivé dans l'espoir de faire fortune, ne garde pas même les frais de retour.

Le Mexicain est joueur par excellence; il reste indifférent au gain ou à la perte, et il allume son *cigarrito* avec le même sang-froid lorsqu'il a perdu jusqu'au dernier sou que lorsqu'il emporte des masses d'or.

Ce sont les aubergistes et les propriétaires de voitures qui, après les banquiers du *monte*, font les meilleures affaires lors des fêtes de San-Agostin. On paye dans les hôtels, pour un lit dans une chambre commune, 5 pesos (27 fr. 50 c.),



et autant pour un couvert à table d'hôte. Une bouteille de bière, dont le prix à Mexico est de 2 réaux (1 fr. 40 c.), coûte 2 pesos (11 fr.) à San-Agostin ; la bouteille de bordeaux s'y vend 16 fr. 50 c. Tous les prix sont dans cette proportion exorbitante, et une place dans l'omnibus qui conduit à Mexico se paye 11 francs.

Cette passion pour le jeu est dans les provinces, et particulièrement sur les côtes de la mer, aussi prononcée que dans la capitale, et bien des familles sont accoutumées à regarder le jeu comme leur meilleure ressource : souvent même, mère et enfants partagent les périls et la gloire du chef de la maison, ou du moins ne trouvent à redire à cette manière insolite d'administrer leur fortune que lorsque le sort s'est tourné contre eux. Tel est un des premiers et des plus funestes effets de la passion du jeu, de pervertir le sens moral ; et c'est ce qui a lieu généralement au Mexique, au point que le gain provenant du jeu et d'opérations illicites est considéré comme aussi honorable que celui qui est dû aux efforts d'une vie laborieuse, et que le joueur de profession n'est blâmé pour cette malheureuse passion, répandue dans la nation presque entière, que par suite des revers qu'elle lui attire.

Si à ce triste résultat de la passion du jeu

nous ajoutons les querelles, et souvent les rixes sanglantes qu'elle occasionne, les vols et les meurtres qu'elle fait commettre, nous pourrions nous faire une idée du déplorable état de la société mexicaine.

Mais, me dira-t-on naïvement peut-être, comment se fait-il que le gouvernement n'empêche pas d'aussi épouvantables excès ? Il n'y a donc ni lois ni police dans ce pays-là ? Le gouvernement ! Mais d'abord y a-t-il un gouvernement ? car on ne saurait donner ce nom aux autorités éphémères qui se disputent le pouvoir, et qui, lorsqu'elles sont parvenues à s'en emparer, ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper de ces détails. Des lois ! sans doute il n'en manque pas, mais il n'y a ni police ni tribunaux capables de les faire exécuter.

Ainsi, on ne saurait se risquer le soir dans les faubourgs mêmes de Mexico qu'avec beaucoup de précaution. Il arrive parfois qu'aux portes de la ville un cavalier qui passe à vingt pas de vous vous lance subitement son lazo, vous atteint comme un bœuf ou un cheval sauvage, vous entraîne et vous assassine un peu plus loin tout à son aise.

A la promenade de l'Alameda, si fréquentée vers le soir, il n'est pas rare de rencontrer des cavaliers qui ont parfois un air de brigand très



pittoresque, et cette apparence n'est pas toujours trompeuse. « Un Français, raconte M. Ampère, se promenait ici avant la nuit; un cavalier, après s'être assuré qu'en ce moment personne n'était en vue, fondit sur lui et lui mit la pointe d'un sabre sur la poitrine. Le Français avait des pistolets à l'arçon de sa selle; on ne se promène guère sans armes. Il en dirigea un contre le brigand, qui fit volte-face, se coucha sur son cheval, et s'enfuit. Notre compatriote, de qui je tiens ce fait, porta plainte à un personnage élevé. Celui-ci lui dit tout d'abord: « Ce ne peut être qu'un tel, lui seul est capable d'une telle imprudence. — Eh bien! qu'on l'arrête et qu'on me confronte avec lui; qu'on le juge... — Oh! non, il ne serait pas condamné... C'est un homme dangereux. Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? »

En effet, le seul moyen d'avoir justice en ce pays, c'est de se faire justice soi-même. Seulement il faut, dans une circonstance pareille à celle que je viens de citer, avoir soin de tuer son homme du coup; si l'on se contente de le blesser, il se venge tôt ou tard; et de plus, si l'on est étranger, on s'expose à être condamné pour voies de fait contre un citoyen du Mexique. On m'a assuré qu'un Français était resté en prison trois mois pour avoir donné un coup de

bâton à un Indien ou métis qui se précipitait sur lui un couteau à la main. Telle est la justice au Mexique. Un voleur de profession disait: « On n'est jamais condamné quand on a vingt-cinq pesos à donner. » Aussi les vols et les meurtres abondent à Mexico. Pendant le séjour de M. Ampère dans cette ville en 1852, un particulier fut assassiné en plein jour, chez lui, par des bandits, à deux pas du palais où réside le président et où s'assemblent les deux chambres. Une autre fois, un médecin très distingué et très aimé dans le pays était allé à cheval visiter un malade aux portes de la ville; il avait engagé sa femme à l'accompagner en voiture et à faire de cette petite course une promenade. Il fut tué sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Les voleurs furent arrêtés. Comme cette mort avait mis la ville dans la consternation, on se flattait cette fois que les meurtriers seraient condamnés et exécutés; ils ont été acquittés<sup>1</sup>. Voilà où en est la sûreté publique dans la capitale; jugez du reste de la république.

Puisque j'ai parlé du gouvernement, je vais dire en quelques mots comment l'ancienne colonie espagnole est devenue la *Confédération* ou *États-Unis du Mexique*.

<sup>1</sup> M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, pp. 258, 259.